

tique de la piété publique, était nécessaire et il s'est produit à son heure.

Mais ce n'est pas tout d'avoir à la cime extrême de notre pittoresque cité un piédestal monumental où Dieu se montre perpétuellement à tous les regards dans sa forme visible et corporelle. A ce Roi perpétuellement présent, il faut une cour perpétuellement rangée autour de son trône, pour le servir. A ce Dieu sorti de son tabernacle et debout sur son autel, il faut un cercle d'adorateurs toujours prosternés devant lui et lui présentant leurs hommages.

Voilà la raison d'être du couvent des Franciscaines. Ce n'est pas le monastère qui appelait l'église ; c'est l'église qui appelait le monastère et qui ne peut s'en passer.

C'est un cercle de Vierges qu'il faut autour de l'Agneau sans tache, et ce sont les filles de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue qui vont suppléer à l'impuissance de la foule des fidèles et la représenter dans le culte mystique du Très-Saint-Sacrement.

Elles seront nos mandataires dans le grand œuvre de réparation nécessaire pour détourner de nos têtes le châtimement dû à nos fautes et pour attirer les divines bénédictions sur notre ville.

Il y a donc dans ce sanctuaire et ce monastère qui couronnent maintenant la plus haute cime du rocher de Québec, un dualisme monumental, bien humble au point de vue matériel, mais dont les harmonies et les beautés au point de vue religieux devront faire l'admiration de tous.

Ce qui est étonnant, c'est qu'on ait vu ces deux édifices sortir de terre et s'élever dans les airs comme par enchantement, sans autre ressource que la charité publique.

Car, enfin, à côté des organisations les plus spirituelles et les plus mystiques, il y a toujours la question financière avec laquelle il faut compter.

Comme il faut du pain pour nourrir l'homme, il faut de l'argent pour élever des monuments.

Certes, le monument est ici bien modeste et bien d'accord avec la pauvreté franciscaine. La pierre même eût.